

LAMARCHE, Gustave, c.s.v. *Le Collège sur la colline. Petit historique du Collège Bourget de Rigaud, orné de six dessins de maisons et de trois lettrines en couleurs par le P. Jean-René Goulet, c.s.v. Rigaud, 1951*

Lionel Groulx, ptr

Volume 5, numéro 3, décembre 1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801724ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801724ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1951). Compte rendu de [LAMARCHE, Gustave, c.s.v. *Le Collège sur la colline*. Petit historique du Collège Bourget de Rigaud, orné de six dessins de maisons et de trois lettrines en couleurs par le P. Jean-René Goulet, c.s.v. Rigaud, 1951]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 5(3), 435–437. <https://doi.org/10.7202/801724ar>

LAMARCHE, Gustave, c.s.v. *Le Collège sur la colline*. Petit historique du Collège Bourget de Rigaud, orné de six dessins de maisons et de trois lettrines en couleurs par le P. Jean-René Goulet, c.s.v. Rigaud, 1951.

Petit historique. Le titre est modeste. Trop modeste. Nous y trouvons, en près de deux cents pages, l'essentiel du passé d'une institution qui vient de fêter son centenaire. Un rapide coup d'œil sur la "Table des matières" nous indique le plan et la méthode de l'auteur. Point d'alignement des périodes ou divisions, selon la suite traditionnelle des supérieurs. Aux supérieurs, il a substitué les "équipes". Procédé qui, comme l'autre, marque imparfaitement les courbes ou faces diverses de l'histoire, mais qui offre au moins l'avantage de ne pas attribuer arbitrairement à un seul homme tout ce qui s'est fait ou passé de son temps. D'ailleurs, il faut en convenir, quelques-unes de ces équipes, d'une pensée plus homogène, mieux équilibrée que d'autres, ont fourni un magnifique travail, opéré des redressements opportuns, donné au "Collège sur la colline" une forte impulsion. Fondée en 1850, le Collège n'appartient pas au premier groupe des collèges d'enseignement secondaire qui visaient à reformer au petit peuple

canadien-français, plus ou moins décapité socialement, une classe dirigeante laïque et ecclésiastique. Il se fondait surtout pour le service d'une région qui appelait ce complément ou cette clé de voûte de ses institutions scolaires. Aux confins du Québec, le Collège de Rigaud, comme on l'appelle parfois, c'est une institution de frontières qui aura l'esprit de frontières. Et voilà qui explique bien des aspects et peut-être même quelques tâtonnements de son histoire. Obligé de satisfaire une clientèle d'élèves venus de milieux aussi différents que le québécois et l'ontarien, il a cherché longtemps l'orientation de ses programmes et de ses disciplines intellectuelles, sans toujours les trouver.

Au début de la fondation se dresse d'abord celui qui lui a donné son nom, Mgr Ignace Bourget, un saint doublé d'un organisateur génial et qui n'a eu, dans l'histoire canadienne, d'égal ou d'émule, que le premier évêque de la Nouvelle-France. Tout lui a réussi splendidement des œuvres ou des institutions où s'est trouvée mêlée sa forte main. Pour le seconder et prendre charge du nouveau collège, l'évêque avait d'ailleurs rencontré la jeune congrégation de Louis Querbes, essaimée depuis peu au Canada. Il ne restait plus qu'à accomplir quelques miracles. Dans la foi d'en haut et dans la pauvreté de toutes choses, ces signes infaillibles des grands avènements, le collège naquit. Les "équipes" ont fait le reste. Sur la colline, dans ce cadre d'enchantement qu'avec ses dons de poète le Père Lamarche n'a pas manqué de nous décrire, la Congrégation des Clercs de Saint-Viateur a poursuivi, sans relâche, comme tant de communautés et sur tant de points du Canada, son travail de fourmi. Aujourd'hui, après cent ans, le "Collège sur la Colline" a pris les proportions d'une institution pleine de sève vigoureuse et débordante, en quête continuelle d'agrandissement et d'espace, sous le regard de la Vierge qui, du haut de son rocher, semble tout inspirer et tout bénir.

Le Père Lamarche, comme chacun sait, a la tête épique. Son style s'en ressent. Son histoire aussi. Dans l'une ou l'autre de ses "équipes", il avait affaire à de beaux types d'hommes qui furent en même temps de beaux types de religieux et d'éducateurs. La fantaisie de l'historien, mal dégagé du poète, s'est donné plein jeu. Une veine d'humour qui affleure un peu partout et qui confine souvent à la malice, nous ramène, par bonheur, à la solide prose de l'histoire. En bon fils de l'Alma Mater, le Père Lamarche ne ménage pas aux fondateurs, non plus qu'à ses anciens maîtres, sa ferveur admirative. Il ne laisse pas toutefois de relever avec sévérité, par exemple, aux pages 81-82, 149, ce qui lui paraît des déviations ou des faux pas dans la direction intellectuelle de la maison. On notera peut-être un style trop souvent dur et heurté; ce qui étonne de la part d'un poète rompu à toutes les musiques du verbe. L'ouvrage est vivant et de fort agréable lecture. L'illustration de l'ouvrage confiée aux Père Antonin Lamarche, frère de l'auteur, lui aussi C.S.V. et qui contient en particulier six dessins et trois lettrines en couleurs du P. Jean-René Goulet, c.s.v., est du meilleur goût et d'une splendeur à défier toute compétition. Vraiment il n'y a que les grands riches ou les auteurs

assistés des plus généreux mécènes pour se permettre ces somptuosités. Mais puisqu'il semble que nous soyons à un tournant de civilisation, et qu'il n'y ait plus d'avenir que pour les gros journaux massifs et légers, pour la littérature romanesque, la seule promise au grand tirage, et sans doute aussi, pour les revues de modes et les "Digestes", ces sandwichs ou hot-dogs de l'esprit, avant que cette civilisation de masse ait rebarbarisé le monde, saluons, ne serait-ce qu'avec mélancolie, les beaux livres qui osent encore tout braver.

Lionel GROULX, ptre